

## Arkadij Waksberg

## Résistance et réhabilitation



*Arkadij Waksberg*, né le 11 novembre 1933 à Novossibirsk (Russie). Diplômé de l'Université de Moscou, faculté de droit. Docteur en droit. Maître de conférence, ensuite professeur à la Haute École des Sciences Économiques; Avocat du barreau de Moscou (1954-1975). Commentateur politique de «*Literaturnaya Gazeta*». Auteur de 34 livres, dont plus de 10 sont traduits à l'étranger, dont *Vichinsky, procureur de Staline. La mafia russe. Die Verfolgten Stalins. Hôtel Lux. Les partis frères au service de l'Internationale Communiste. Stalin against the Jews. Alexandra Kollontai. La biographie politique et littéraire*. Arkadij Waksberg est co-créateur et vice-président du PEN-club russe. — Adresse: 17 Blvd. Garibaldi, F-Paris 15.

Je m'engageais dans mon travail au *Wissenschaftskolleg zu Berlin* avec entre les mains un projet aussi inquiétant par son volume que par le risque de rester inachevé vu les difficultés liées à son sujet. Ce projet, découlant d'une idée plus vague que concrète, m'obligea aussitôt à consacrer mon temps à des recherches minutieuses dans les archives — tâche toute aussi difficile, vu le caractère ultra secret que ces documents avaient gardé pendant trois quarts de siècle. Au moins, les trouvailles accidentelles venaient-elles à point pour confirmer la thèse de départ qui était la mienne, offrant de longs moments d'espoir durant lesquels le travail promettait d'aboutir.

Il s'agit de la résistance à la dictature stalinienne à savoir la tentative de la société de s'opposer au totalitarisme qui lui était imposé. Selon la conception soviétique officielle proclamée dans la première moitié des années cinquante, l'URSS se déchirait par une «lutte des classes», c'est-à-dire par une résistance des masses à la dictature. Les victimes du GOULAG, qui se comptaient par millions ne faisaient que prouver, semble-t-il, et ce, de manière objective, l'existence d'une quantité considérable de résistants contre le régime, appelés «ennemis du peuple». Pourtant, la conception officielle post-stalinienne relève d'une thèse opposée: elle traitait de fausses les accusations contre les «ennemis». En revanche, la réhabilitation totale faisait de toutes les victimes de la terreur des serviteurs fidèles au régime, devenus la proie des falsificateurs.

Où est alors la vérité historique? Si vraiment des milliers de gens s'étaient opposés au régime, le pouvoir stalinien aurait inévitablement échoué. En outre si ce large mouvement ne représentait qu'une falsification de la part des services secrets, cela aurait prouvé une toute autre thèse: à savoir que le peuple soviétique s'était volontairement assigné la position d'esclave dans un régime qui de ce fait retrouvait une légitimité morale. Il serait judicieux de rappeler que dans le système soviétique de la période post stalinienne, tout aussi intouchable, la réhabilitation politique des victimes de la terreur ne fut possible qu'à une condition: l'accusé devait rester fidèle au pouvoir soviétique. L'étiquette «innocent» n'était offerte qu'à ceux qui n'avaient jamais réellement menacé le pouvoir. Or, une réhabilitation de ce type est-elle tout aussi honorable de nos jours, après la chute du régime totalitaire?

Les nombreux documents auxquels j'ai eu accès (comme l'ont souligné certains de mes collègues russes et étrangers) ont prouvé la raison d'être de ma thèse de départ. Il est évident que la réalisation d'un tel projet s'avérait impossible dans un délai aussi court qu'une année universitaire. Il me parut donc raisonnable de me concentrer sur une seule période de l'époque stalinienne: entre 1932 et 1936. Et ce pour une double raison: d'une part cette période qui fut l'une des plus dramatiques est encore peu étudiée, d'autre part je disposais de documents précieux à son sujet.

Ce plan initial a pourtant dû être modifié, situation bien connue des chercheurs. La vie intellectuelle et scientifique au *Wissenschaftskolleg* m'attirait par la diversité des initiatives, m'éloignant parfois de mon plan de travail. Les nombreuses conférences de mes collègues d'Europe, d'Afrique et d'Amérique, tout en enrichissant mes connaissances dans les différents domaines scientifiques, ont tout autant attiré mon attention sur les événements que je plaçais déjà dans le contexte de la civilisation mondiale. Je soulignerai dans ce contexte l'impact considérable des nouveaux contacts que j'ai pu nouer, et ce grâce au *Wissenschaftskolleg*, avec plusieurs représentants des différents instituts scientifiques et culturels allemands. Cet échange d'idées a généré plusieurs nouveaux projets qui étaient tous liés à un thème qui nous était commun: la révolte contre le totalitarisme, quelle que soit la forme sous laquelle il se dissimule.

Toutes ces rencontres m'ont poussé à réfléchir à un problème, qui, à première vue, était éloigné de mon propre projet de recherche. Un hasard aussi: un livre, trouvé chez un bouquiniste, «Berlin russe», écrit par les slavistes américains L. Fleishman, R. Hughes et O. Raevski-Hughes. Un livre qui contient divers documents et correspondances de nombreux hommes de culture russe ayant vécu à Berlin au début des années

vingt: à cette époque, la colonie russe comptait quelque 300000 personnes. Un Berlin qui offrait un toit aux illustres philosophes, historiens, juristes, écrivains qui fuyaient le bolchevisme. Leur correspondance faisait pourtant l'objet d'un certain étonnement: ces artistes et scientifiques vivaient isolés, refermés sur leur milieu, sans aucune envie d'entrer en contact avec une autre vie, et encore moins de s'intégrer. Les barrières linguistiques leur étaient étrangères, chacun d'eux parlant plusieurs langues. De toute évidence, c'est une barrière psychologique qui les dominait, domination qui m'est inexplicable jusqu'à ce jour. Mais qui demeure tout aussi présente lorsque le centre de la vie spirituelle des immigrés russes se déplace à Paris.

Pendant un certain temps je ne consacrais à ce sujet que des moments occasionnels, faute d'y voir un lien avec mon projet de recherche. Je remarquai cette forte aspiration de mes nouveaux collègues allemands à nouer des contacts et à les soigner. Je ne pouvais pas m'empêcher en même temps de les comparer à mes compatriotes dont la vie à Berlin se déroulait dans un vide culturel. Il s'avère que cette comparaison m'a incité à rechercher la relation entre mon projet et cette découverte. Parmi les représentants du «Berlin russe», on retrouve Maxime Gorki, le grand écrivain russe, inséparable de quelques-uns des grands épisodes de la résistance au bolchevisme en Russie pendant les années vingt et trente. Je pris la décision de consacrer à ces épisodes un chapitre de mes recherches. Bénéficiant de l'accès aux archives, désormais ouvertes, et portant mon attention au destin de Gorki, tellement lié à l'Allemagne, je me suis rendu compte qu'un chapitre ne suffirait pas pour traiter ce vaste sujet. C'est ainsi que débuta le travail sur un autre ouvrage: dévoiler les secrets de la vie de Gorki en émigration et après son retour en URSS.

Mes recherches fructueuses au Wissenschaftskolleg ont non seulement fait évoluer mon projet initial, mais aussi fait naître d'autres idées. Autrement dit, le Wissenschaftskolleg m'a incité à écrire deux livres au lieu d'un seul. Ce que m'avaient appris mes amis, ex-fellows du Wissenschaftskolleg, se voyait donc confirmé par ma propre expérience au cours d'une année passée dans des conditions de travail exceptionnelles. Qu'une simple phrase résume pareille expérience: le Wissenschaftskolleg génère des idées.